

sein de tout quitter pour un Dieu si magnifique dans ses récompenses, venez commencer votre sacrifice, et recevoir un premier gage des faveurs qui vous sont promises. Dépouillez-vous des livrées du siècle, et paraissez au pied de l'autel revêtue de la robe nuptiale, qui vous donnera droit aux privilèges des saintes épouses. Puisse en même temps le Seigneur parer insensiblement votre âme des plus riches ornemens de sa grâce ! Et vous, parens, amis de celle qui donne aujourd'hui un si touchant exemple, ne lui enviez point son bonheur ; n'attristez pas par vos larmes une cérémonie qui réjouit les esprits célestes ; ou, s'il faut qu'il échappe des larmes à la tendresse naturelle, que du moins elles coulent sans amertume ; ce n'est pas une pompe funèbre, c'est une nouvelle naissance que nous célébrons. Non, vous ne perdez point votre fille, ô vous qui avez donné le jour à cette vierge chrétienne, parce qu'elle devient plus spécialement la fille et la servante du Seigneur ; non, pieuse aïeule, qui lui avez si longtemps tenu lieu de mère, et vous, jeune frère, qui vous montrez digne de la part que vous allez prendre à cette religieuse scène, ce n'est pas un office lugubre que vous rendrez à celle qui vous est chère, en étendant sur sa tête le voile qui la consacre à son Dieu ; jamais vous ne lui avez mieux témoigné votre amour qu'en ce moment, et jamais il n'y eut de jour plus beau pour elle que celui où environnée, soutenue de toute sa famille, elle entre dans la plus sainte et la plus honorable des carrières.

Que reste-t-il maintenant, mes Frères, mes chères Sœurs, vous tous qui m'entendez, sinon que nous unissions tous nos vœux, pour attirer les plus abondantes bénédictions du Ciel sur l'heureuse victime dont l'immolation se prépare ? Oh ! que l'ange du Seigneur la conduise à l'autel ; que la Reine des vierges la reçoive au nombre de ses filles les plus chéries ; que son nom soit écrit en ce jour même dans le livre de la vie, pour n'en être jamais effacé, et lui assurer une couronne immortelle. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR UNE PROFESSION,

SUR

LA NAISSANCE DE MARIE,

CONSIDÉRÉE COMME MODÈLE

DE LA NAISSANCE SPIRITUELLE

D'UNE AME RELIGIEUSE,

LE JOUR OÙ ELLE PREND SES DERNIERS ENGAGEMENTS ;

Prêché le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge.

Adducuntur regi virgines post eam.

Les vierges parviendront à sa suite jusqu'au trône du roi. (Ps. XLIV, 15.)

IL n'est point sur la terre de plus beau titre que celui de vierge chrétienne : ce n'est pas un de ces titres fastueux auxquels sont attachées des distinctions périssables, et qui attirent les hommages d'un monde frivole ; mais c'est un titre chéri de Dieu et respecté des anges, qui donne droit à des honneurs immortels, et à de glorieux privilèges dans le royaume du ciel. C'est le seul titre que nous donnions et qui convienne à la plus sainte des créatures, à la mère du Verbe incarné. Quand nous l'avons nommée Vierge par excellence, nous croyons non-seulement l'avoir assez clairement désignée, mais avoir renfermé en un mot tout son éloge. En effet, c'est elle qui conduit la troupe innocente des vierges : *Addu-*

centur . . . *virgines post eam*; qui les présente à son fils, en qualité de ses suivantes, de ses imitatrices, de ses filles adoptives : *Proximæ ejus afferentur tibi*. C'est elle qui les introduit dans le séjour de la félicité pure et de l'éternelle joie : *Afferentur in lætitiâ et exultatione*; qui leur ouvre, sur les hauteurs les plus inaccessibles de la Jérusalem céleste, ce sanctuaire secret de la Divinité, où elles seules entre les élus sont admises, et où le Roi de gloire manifeste à ses épouses tout l'éclat de sa beauté : *Adducentur in templum regis* (1).

Combien ne devez-vous donc pas estimer votre bonheur, ô vous, ma chère Sœur en Jésus-Christ, qui, après vous être dégagée des liens où le monde s'efforçait de vous retenir captive, après vous être préparée pour ce grand jour par deux années entières d'épreuves et de silence, allez être enfin reçue solennellement dans cette glorieuse troupe dont Marie est le chef et le guide, dans cette famille bienheureuse dont elle est la mère, et qui doit former éternellement, avec elle, le cortège de l'Agneau sans tache dans le royaume de Dieu : *Sequuntur Agnum quocunque ierit* (1). Ce qui ajoute encore à votre joie, c'est que vous entrez dans une congrégation particulièrement consacrée à cette Reine des vierges, qui a l'honneur de porter son nom, et qui a reçu, depuis son établissement, mille précieuses marques de sa protection. Il est une autre circonstance qui doit aussi vous toucher, et qui me frappe comme un augure favorable pour cette cérémonie et pour toutes ses suites, c'est que vous vous donnez à la religion au même jour où cette sainte patronne fut donnée au monde, et que vous naissez à cette vie nouvelle au milieu des chants d'allégresse qui accueillent Marie naissant sur la terre. De là je prendrai occasion d'envisager sa naissance temporelle, que l'Eglise célèbre aujourd'hui, comme le modèle de

(1) Ps. XLIV. 15 et 16.

(2) Apoc. XIV, 4.

votre naissance spirituelle, que nous allons en même temps célébrer; et, pour marquer en trois mots tout mon dessein, voici quel sera le plan de ce discours. Je considérerai trois qualités principales de la naissance de Marie: premièrement, naissance surnaturelle; secondement, naissance humble et obscure; troisièmement, naissance à une vie sainte et parfaite; et je montrerai dans ces trois qualités, toutes celles que doit réunir la naissance spirituelle d'une âme qui se consacre à Dieu dans la religion.

Puisse, ma chère Sœur, celle que vous choisissez pour mère, et qui va vous être proposée pour exemple, mettre elle-même dans ma bouche des paroles vives et touchantes, qui portent l'onction et la lumière dans le fond de votre âme! *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Premièrement donc, la naissance de Marie fut surnaturelle. Saint Joachim et sainte Anne, qui devaient lui donner le jour, étaient parvenus à cet âge où la nature refuse aux époux la fécondité. Anne avait toujours été stérile, et ne pouvait plus devenir mère que par un miracle. Mais il fallait que le rejeton promis depuis tant de siècles sortît de la tige de Jessé; les oracles des prophètes ne pouvaient demeurer sans accomplissement; aucun obstacle ne pouvait arrêter les desseins d'une sagesse toute-puissante. Les lois de la nature sont renversées; la vieillesse et la stérilité deviennent fécondes, et Anne donne à la terre celle qui doit un jour enfanter le Sauveur. On peut donc dire que Marie « n'est point née de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme; » qu'elle est un enfant de miracle et le fruit des promesses divines; en un mot, que la grâce est pour tout dans sa conception et dans sa naissance.

C'est aussi la grâce d'en-haut toute seule qui enfante les âmes à la vie religieuse. Votre vocation à un état si sublime, ma Sœur, a été une faveur inappréciable, pour laquelle vous ne témoignerez jamais au Ciel assez de

reconnaissance. Il a fallu que Dieu vous choisît de toute éternité; qu'il vous marquât, pour ainsi dire, d'un caractère particulier; qu'il vous séparât intérieurement des enfans du siècle, par des pensées, des désirs, des penchans contraires à ceux que la nature inspire; il a fallu qu'une grâce victorieuse vous fit triompher de la chair et du sang, vous fortifiât contre les séductions du monde, et disposât votre cœur à tous les sacrifices; car, j'ose l'affirmer, ce n'est ni le repos, ni l'affranchissement des soins et des sollicitudes attachées à un établissement dans le siècle, ni les douceurs d'une société sûre et choisie, ni aucun autre avantage temporel, que vous êtes venue chercher dans cette solitude sacrée. Vous y êtes venue dans un véritable esprit d'immolation, pour mourir à toutes choses et à vous-même, pour vous offrir au Seigneur comme une victime de la pénitence et du divin amour. Or, une telle vocation n'est-elle pas évidemment surnaturelle?

Si Jésus-Christ, parlant de cette régénération nécessaire qui fait les simples chrétiens, l'appelle une nouvelle naissance, et dit que « nul ne peut voir le royaume de Dieu, qu'auparavant il ne naisse une seconde fois; » s'il attribue cette merveille à l'Esprit tout-puissant « qui souffle où il lui plaît, » comment n'attribuerions-nous pas au même Esprit cette autre renaissance encore plus miraculeuse par laquelle une personne déjà chrétienne s'éloigne des voies où marche le commun des fidèles, s'élève à une perfection plus haute, foule aux pieds la nature, et embrasse une vie plus digne des anges que proportionnée à la faiblesse humaine? Quel changement ne faut-il pas que la main du Dieu de l'univers ait opéré dans son âme, pour la porter à de si généreuses résolutions?

Hélas! mes Sœurs, si, ce qu'à Dieu ne plaise, il était une seule d'entre vous qui n'eût point éprouvé cet heureux changement; qui, sans avoir été transformée, par une puissante et invisible main, en une

créature nouvelle, fût entrée dans ce port de la religion, poussée par un autre souffle que celui de l'Esprit-Saint, combien ne faudrait-il pas déplorer son imprudence et son malheur? Que serait, sous le joug des conseils évangéliques, une personne liée par les vœux les plus saints, et encore remplie de sentimens profanes; prisonnière dans le cloître, enchaînée malgré elle aux autels du Dieu des vertus, et toute occupée du souvenir des mets de l'Egypte, dans le désert où tombe la manne du Ciel? Ah! que serait-elle, sinon une dupe infortunée pour qui il ne resterait presque plus de consolation à espérer, une triste esclave condamnée à d'éternels murmures, une vierge folle qui ne pourrait être admise au festin de l'Epoux, une fille de Babylone qui chercherait en vain à se confondre avec les saintes habitantes de Jérusalem?

Ce n'est donc ni ce voile qui vous couvre, ni les murs et les barrières qui vous environnent, ni aucune autre de ces choses extérieures, qui font la religieuse et l'épouse de Jésus-Christ; mais c'est la vocation divine, c'est cette voix secrète qui s'est fait entendre au fond de votre cœur, et qui a dit à chacune de vous : Prête l'oreille, ô ma fille, et connais les desseins de ton Dieu sur toi : *Audi, filia, et vide* (1). N'hésite pas à te séparer de ce peuple qui t'a vu naître et croître dans son sein; oublie même la maison de ton père; romps les plus doux liens du sang et de la nature : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui* (2). Et lorsque ton âme sera dégagée de toute affection terrestre, le Roi du ciel lui-même sera épris de ta beauté; celui qui se nomme le souverain Seigneur de l'univers, celui que les anges et les hommes adorent, deviendra ton époux; reçue dans sa maison, admise à sa familiarité la plus intime, tu contracteras avec lui une union immortelle : *Et concupiscet rex decorem; ipse est Dominus Deus*

(1) Ps. XLIV, 11.

(2) Ps. XLIV, 11.

tuus, et adorabunt eum (1). C'est le charme victorieux de ces paroles qui vous a conduites en ce lieu. Le Seigneur vous a donc véritablement parlé; et pourquoi? sinon parce qu'il vous a aimées, entre les filles d'Adam, d'un amour de prédilection, et qu'il a eu sur vous des vues de miséricorde toutes spéciales. Eh! par combien de merveilles n'a-t-il pas signalé sa tendresse à votre égard! O mes Sœurs, que chacune, dans le fond de sa conscience du moins, rende ici gloire à la vérité. N'en est-il aucune parmi vous, qu'il n'ait été chercher et choisir jusque dans les voies égarées du monde, et à qui il ne puisse adresser cette parole de son prophète: Ma main t'a été prendre jusqu'aux extrémités de la terre; je t'ai ramenée comme de vive force et de bien loin; je t'ai dit, dans ma bonté: Tu seras ma servante, et tu habiteras dans l'intérieur de mon tabernacle; et au lieu de te rejeter, comme tu le méritais, je t'ai préférée à mille autres, qui ont péri au milieu des précipices où tu courrais: *Apprehendi te ab extremis terræ, et à longinquis ejus vocavi te* (2)? Mais, quand il n'en serait pas ainsi, combien a-t-il fallu que sa providence écartât ou renversât d'obstacles, soit au-dehors, soit au-dedans de vous-mêmes, pour vous ouvrir l'entrée de ce saint asile! N'a-t-elle pas peut-être rompu des nœuds déjà presque formés, nœuds légitimes sans doute, mais qui vous eussent liées au siècle pour toujours? Ne vous a-t-elle pas enlevé peut-être, dès vos plus tendres années, l'objet de vos plus vives affections, une mère chérie, par exemple, des bras de laquelle vous n'auriez jamais eu la force de vous arracher? N'a-t-elle pas, pour mieux vous désabuser de tout ce que le monde admire, mis sous vos yeux peut-être, et dans le sein même de votre famille, le spectacle de la grâce, de la beauté, de la jeunesse, se glaçant, se raidissant tout-à-coup, et semblables à une fleur qui tombe sans se faner ni se flétrir, descendant avec

(1) Ps. XLIV, 12.

(2) Isa. XLI, 9.

presque tout leur éclat dans le tombeau? Mais comment dire ici tous les ressorts divers que le Seigneur a fait jouer, toutes les armes qu'il a employées, tous les coups qu'il a frappés avec une miséricordieuse rigueur, pour subjuguier vos cœurs et les soumettre à votre amour? Comment dire surtout par quel charme divin il vous captive, depuis que vous êtes rangées sous ses lois; par quelle abondance de grâces répandues dans vos âmes il adoucit chaque jour l'amertume de vos sacrifices, et allège les croix que vous portez pour lui! Oh! si quelqu'une des dignes épouses, des fidèles servantes d'un si bon maître, pouvait élever ici la voix, que n'aurait-elle pas à raconter? avec quelle effusion de reconnaissance nous parlerait-elle de cette onction cachée, de ces consolations ineffables, par lesquelles il attache si puissamment à son service les vierges qui renoncent à toutes choses pour se donner à lui! Voilà les fruits d'une vocation vraiment surnaturelle; voilà ce que le monde aveugle et charnel ne peut ni soupçonner, ni connaître. Aussi, dans sa fausse sagesse, quelle idée s'est-il faite de votre saint et heureux état? Ecoutez-le: il ne parlera que de chaînes, de prisons, de voiles lugubres, de malheureuses victimes plongées toutes vivantes dans ces sépulores creusés par la main de la religion. A-t-on oublié comme ces mots effrayants retentissaient de toutes parts, comme ce langage odieux était dans toutes les bouches, il y a vingt-cinq ans, lorsque la philosophie arrogante du siècle se préparait avec tant de bruit à régénérer l'univers? Mais quel glorieux démenti vous lui donnâtes, mes Sœurs (je parle à celles d'entre vous qui ont traversé ces orages), lorsque vous répondîtes à vos prétendus libérateurs, que vous aimiez mieux être captives dans la maison de votre Dieu, que libres sous la tente des pécheurs; lorsqu'il fallut que la tyrannie déployât toutes ses forces pour vous arracher du fond de ces retraites, d'où l'on vous disait si impatientes de sortir; lorsque, rendues malgré vous à la société de vos

amis et de vos proches, vous ne cessâtes de regretter l'ombre et le silence du cloître, la paix du sanctuaire et les saintes rigueurs d'une volontaire pénitence; lorsque, exilées et étrangères au milieu du monde, vous n'y sûtes que soupirer et gémir, comme autrefois les enfans de la captivité sur les bords du fleuve de Babylone! Quel nouveau démenti vous lui donnâtes ensuite, lorsqu'au premier moment où la persécution se ralentit, et pendant que l'impiété régnait encore, vous vous préparâtes à tant de frais ce nouvel asile où votre dispersion s'est réunie; où relevant de vos mains vos antiques barrières, vous soumettant avec joie au même joug que la violence avait brisé, vous avez repris avec une consolation si douce les cantiques interrompus de Sion; et, vivant en paix à l'ombre de l'autel, vous pressant autour de la table de l'Agneau, vous nous faites dire tous les jours que, si le second temple est loin d'égaliser la magnificence du premier, le même Dieu toutefois l'habite, et les mêmes anges mortels y font retentir leurs concerts. Et vous aussi, ma chère Sœur, vous venez à votre tour démentir et confondre cette philosophie orgueilleuse et insensée, au mépris de ses railleries et de ses maximes; vous renoncez si librement à tout ce qu'elle vante, et embrassez avec tant d'ardeur tout ce qu'elle dédaigne, échangeant volontiers un héritage terrestre contre des biens invisibles, et tous les plaisirs du temps contre les espérances de l'éternité. C'est là cette sagesse évangélique, qui n'est que folie aux yeux du monde; c'est le miracle de la vocation religieuse, et ce qui donne à votre naissance spirituelle un premier caractère de conformité avec la naissance de Marie. L'une et l'autre, comme vous venez de le voir, sont surnaturelles. J'ajoute que l'une et l'autre sont aussi humbles et obscures devant les hommes, qu'elles sont glorieuses devant Dieu; second caractère de conformité, qui va faire le sujet d'une seconde réflexion.

SECOND POINT.

O profondeur des conseils de Dieu! Marie est la plus parfaite des simples créatures: elle sort des mains de son auteur si belle et si resplendissante de gloire, que les anges, éblouis à sa vue, se demandent avec étonnement quelle est celle qui s'avance comme une brillante aurore, qui répand une lumière plus douce et plus pure que celle de l'astre des nuits, et bientôt rivalise avec le soleil même: *Quæ est ista... quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol* (1)? C'est la Reine future du ciel, qui naît sur la terre. Et cependant quel éclat environne son berceau? De tant de grandeur, que paraît-il aux yeux des hommes? Cette fille de bénédiction, qui n'a point participé à la corruption du péché, qui porte dans son âme l'empreinte toute vive de la ressemblance divine, qui doit réparer tous les maux que la première Ève avait faits au genre humain, qui écrasera la tête du serpent, et sera la mère d'un Dieu, n'a rien qui la distingue, à l'extérieur, d'un enfant ordinaire. Cette naissance, qui fait la joie et l'admiration de toutes les hiérarchies célestes, est un événement obscur et ignoré sur la terre, qui attire à peine l'attention de quelques parens et de quelques amis, fort éloignés eux-mêmes de soupçonner quel trésor est donné au monde. Ah! c'est que Marie est cette fille du grand Roi, dont toute la gloire est cachée au dedans: *Omnis gloria ejus filiae regis ab intus* (2). L'humilité doit être le caractère de sa naissance, parce qu'il sera celui de sa vie entière. Elle paraîtra toujours dans la pauvreté et l'abjection; elle partagera plus qu'aucune autre créature les opprobres et les ignominies de son fils. Ce sera là son privilège par excellence, et celui dont elle se montrera toujours plus jalouse.

Vous n'avez pas besoin que je vous dise, ma Sœur,

(1) Cant. vi, 9.

(2) Ps. XLIV, 14.

qu'en cela surtout elle est votre modèle. Naître à la vie religieuse, c'est mourir à toutes les vanités humaines, c'est se vouer, sans réserve et sans retour, à la plus sincère, à la plus profonde humilité. Aussi le premier pas que fait une âme appelée à cette vie sainte, est-il de se cacher et de s'ensevelir, de dépouiller les ornemens et les parures mondaines, s'envelopper de sombres voiles et s'enfoncer dans l'obscurité du cloître, pour y être à jamais oubliée des hommes. Je dis de s'ensevelir : est-il une expression plus exacte ? Eh ! ne vous verrons-nous pas, dans quelques instans, étendue sur la terre, couverte d'un drap funèbre, et comme couchée dans le cercueil, tandis que nous célébrerons autour de vous la cérémonie anticipée de vos funérailles ? Que signifie ce triste appareil, ma Sœur ? est-ce un jeu lugubre, et une vaine représentation comme celle du théâtre ? ou bien est-ce la plus frappante des leçons, et la vive image de ce qui doit se passer dans votre âme ? L'Eglise, en vous revêtant ainsi des livrées de la mort, n'a-t-elle pas intention de vous dire, par un emblème plus expressif que toutes les paroles : « Vous êtes morte, et votre vie est désormais cachée avec Jésus-Christ en Dieu. » Vous devez être aussi aveugle que les morts pour toutes les pompes de la terre, pour tout cet éclat frivole qui éblouit les yeux des enfans du siècle ; aussi sourde que les morts aux applaudissemens et aux louanges, aux censures et aux railleries du monde ; aussi indifférente aux distinctions ou aux mépris, aux honneurs ou aux opprobres, que le sont ceux qui déjà dorment dans la poussière, et dont nous foulons à nos pieds la cendre insensible. Vous êtes morte, et il ne vous reste plus d'autre vie que celle qui est « cachée avec Jésus-Christ en Dieu. » Prenez garde, ma Sœur, et pesez attentivement chacun de ces mots : « Vie cachée en Dieu ; » cachée dans le sein de l'invisible, de celui qui échappe à tous les sens ; qui, présent en tous lieux, et faisant tout dans l'univers, ne paraît cepen-

dant nulle part. Ce n'est pas assez : « Vie cachée avec Jésus-Christ. » O mystère ! comprendrons-nous bien cette parole ? Où Jésus-Christ mène-t-il une vie cachée, ma Sœur ? Est-ce dans le ciel ? Non, sans doute, puisqu'il s'y montre à la droite de son père, brillant de tout l'éclat de la Divinité. Est-ce sur la croix qu'il se cache ? Oui, mais en partie seulement ; car, au milieu de ses ignominies et de ses douleurs, il y manifeste encore sa grandeur et sa puissance, quand il pousse ce cri qui ébranle les fondemens de l'univers, quand il couvre le soleil, au milieu de sa course, d'un sombre voile, et qu'il ranime les ossements arides jusque dans le fond des tombeaux. Où donc est-il véritablement caché ? Dans l'Eucharistie, ma Sœur, où sa gloire, sa vie, sa divinité, son humanité, tout disparaît, tout est enveloppé de nuages impénétrables. Ne semble-t-il pas y être, je ne dis pas comme mort, mais comme un pur néant ? Y donne-t-il quelque signe de sa présence ? Prêtez l'oreille ; il est muet, et vous n'entendez point sa voix ; ouvrez les yeux, vous n'apercevrez pas le moindre rayon de sa lumière, pas le moindre trait de sa beauté ; parlez, rien n'annoncera qu'il vous entende ; qu'on l'outrage, il ne se défendra pas ; qu'on le blasphème ou qu'on l'adore, même impassibilité, même silence. Quelle obscurité profonde ! quel ensevelissement total et quel anéantissement ! Concevez-vous maintenant ce que c'est qu'une « vie cachée avec Jésus-Christ ? » N'est-ce pas une vie profondément humble, et volontairement obscure, où l'on n'est rien à ses propres yeux, où l'on ne veut être rien aux yeux des autres, où l'on désirerait n'être aperçu que de Dieu seul, où l'on aime à ensevelir dans les ténèbres et le silence ses talens, ses grâces naturelles, ses vertus même, où, loin d'aspirer à des préférences, on n'ambitionne que le dernier rang, on n'est avide que d'humiliations, et l'on travaille sans cesse, en désoyant l'amour-propre, à déraciner jusqu'au germe de l'orgueil et de l'estime de soi-même. Voilà peut-être,

mes Sœurs, ce qu'il y a de plus difficile dans vos obligations, et, par conséquent, ce qu'il y a de plus héroïque dans votre état. Mais aussi, quelle récompense est attachée à cette seule victoire ! L'âme vraiment humble jouit de la paix, le plus précieux des dons du Saint-Esprit ; et une communauté religieuse, dans laquelle règnerait l'humilité, serait une fidèle image du ciel : on n'y connaîtrait ni rivalité, ni envie, ni bizarrerie d'humeur, ni contention, ni insubordination, ni murmures ; toutes les passions en seraient bannies avec l'orgueil, et tous les cœurs n'en formeraient qu'un seul, parce que chacun préférerait l'honneur et l'intérêt des autres au sien propre. O vous, ma Sœur, qui voulez être une digne épouse de l'Agneau ! soyez, à son exemple, douce et humble de cœur ; ne venez pas, en renonçant aux vanités du siècle, rechercher ce qui se trouve encore de vain dans la maison même de Dieu, c'est-à-dire les distinctions et les prééminences qui s'y rencontrent ; entrez plutôt dans les sentimens d'un saint prophète qui, tout assis qu'il était sur le trône, ne rougissait pas de dire que ce qui le charmaît dans les divins tabernacles, c'était de pouvoir y oublier sa grandeur, et, confondu dans la foule, s'y prosterner dans la poussière. Oui, disait-il (ô la belle parole dans la bouche d'un roi), j'aime à être abject dans la maison du Seigneur : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei* (1). Le même David, se voyant en butte aux dérisions d'une orgueilleuse princesse, parce que, dans le transport d'une naïve et pieuse joie, il s'était dépouillé des ornemens de la royauté, et n'avait pas eu honte de danser devant l'arche : Ah ! s'écria-t-il, si c'est s'avilir que de s'abaisser devant le Seigneur, que je m'avilisse mille fois plus encore, et que je ne mette aucunes bornes à des humiliations si justes : *Vilior sum plus quam factus sum, et ero humilis* (2). Tel fut le langage d'un saint roi, dix siècles avant que l'Evan-

(1) Ps. LXXXIII, 11,

(2) II. Reg. VI, 22.

gile eût réprouvé la gloire mondaine, et fait de l'humilité le fondement de toutes les vertus. Quel amour ne doit pas avoir pour les abaissemens une vierge chrétienne, qui a pour loi les conseils évangéliques, pour époux le Fils de Dieu anéanti, et pour mère la plus humiliée comme la plus sainte des créatures ! Votre naissance spirituelle doit donc être, comme la naissance temporelle de Marie, humble et obscure ; c'est ce que je viens de montrer. Enfin, pour dernier trait de conformité, ce doit être ici le jour de votre naissance à une vie sainte et parfaite : troisième et dernière réflexion.

TROISIÈME POINT.

La vie à laquelle Marie naît en ce jour, est une vie sainte et parfaite, premièrement dans son principe et dans tout son cours, secondement dans son objet et sa fin. Exempte du péché d'origine, soustraite à l'empire de la concupiscence, remplie, dès le premier moment, d'une surabondance de grâces, Marie ne devait jamais tomber dans la faute la plus légère, ni laisser ternir par le moindre souffle l'éclat de son innocence ; elle a été cette colombe unique, cette beauté sans tache, dans laquelle l'œil même de Dieu ne découvrait aucun défaut : *Tota pulchra es... macula non est in te* (1). Les anges étaient moins purs, et son divin Fils l'a seul surpassé en sainteté.

Je ne prétends pas, ma chère Sœur, que vous puissiez atteindre à une perfection si éminente. Y aspirer même, et vouloir rivaliser avec celle qui ne peut jamais avoir d'égale, serait une témérité insensée. Mais je dis sans crainte ce que vous savez déjà, qu'être appelée à l'état religieux, c'est l'être à la perfection du christianisme, et que cette perfection, qui est de conseil pour les autres, sera désormais de précepte pour vous. C'est ce qui vous distinguera, ce qui fera votre gloi-

(1) Cant. IV, 7.

re; mais en même temps, ce qui devra sans cesse animer votre zèle, entretenir votre sollicitude, et exciter toute votre vigilance. Les vœux que vous allez faire au Seigneur ne peuvent être vains. Non contente d'avoir renoncé par le baptême, comme le reste des fidèles, à tout ce que la loi de Dieu défend, vous voulez renoncer encore aux jouissances qu'elle vous permet, à vos droits naturels et légitimes sur vos biens et sur votre personne; vous irez jusqu'à vous dépouiller de votre volonté même, en vous réduisant sous la sainte servitude de l'obéissance. Le sacrifice ne saurait aller plus loin. Mais tout ce que vous aurez promis, le Ciel exigera que vous l'accomplissiez. Il ne pourra plus y avoir pour vous de couronne, que celle qui est réservée aux parfaits. Ceci vous regarde toutes, mes Sœurs; car le même pacte que votre nouvelle compagne va faire avec Dieu, vous l'avez fait avant elle; vous ne pouvez plus vous sauver qu'au même prix. La voie étroite des conseils est le seul chemin qui puisse vous conduire, à travers le désert où vous êtes entrées, dans la véritable terre promise. Disons-nous pour cela que votre condition soit dure, et qu'il faille vous plaindre? Ah! plutôt, mes Sœurs, heureuse, heureuse mille fois l'âme qui a su quitter tout ce qui n'est rien, pour embrasser les biens véritables; qui s'est appauvrie en apparence, pour s'enrichir de tous les trésors de l'éternité; qui a méprisé de trompeuses délices, pour goûter les joies pures de l'esprit et la douceur des consolations divines; qui s'est imposé la nécessité d'aimer son Dieu sans partage, afin d'obliger ce maître généreux à lui prodiguer ses dons sans réserve! La sagesse d'un tel choix est souvent appréciée par les mondains eux-mêmes. Combien, en effet, de personnes engagées dans le siècle, qui, au milieu de leurs ennuis, de leurs assujettissemens, de leurs peines, et peut-être aussi de leurs remords, vous envient le repos, l'innocence, le bonheur de votre solitude! Il est réel ce bonheur, il est grand, il sur-

passé tout ce que le langage humain peut exprimer. Mais il n'est que pour les âmes ferventes; les lâches et les tièdes ne le connaîtront jamais. Voulez-vous donc, ma chère Sœur, que le joug et le fardeau de Jésus-Christ vous soient doux et légers, selon sa promesse? portez les comme une servante fidèle, et ne les traînez pas comme une vile esclave; méritez qu'il répande dans votre âme cette oction céleste qui facilite tous les efforts, adoucit toutes les amertumes, remplit tous les vides du cœur, et fait surabonder la joie, au milieu même des privations et des souffrances. Obtenez, par votre ardeur à le servir et à lui plaire, qu'il vous fasse sentir ces parfums de l'Espoux, qui attirent si puissamment tant de saintes vierges à sa suite. Allez, courez dans ses voies; ne mettez aucunes bornes à vos desirs d'avancement et de perfection; ne disputez rien à votre Dieu, ne lui refusez aucun sacrifice; ajoutez toujours à votre zèle, à votre détachement, à votre esprit de mortification et de pénitence; croissez en amour, ayez une soif insatiable de la justice, afin qu'il vous soit donné avec abondance de ces eaux qui jaillissent à la vie éternelle, et que le centuple promis vous soit accordé dès ce monde même. C'est ainsi que vous imitez, autant que le permet votre faiblesse, votre auguste et incomparable modèle.

Mais sa vie n'a pas seulement été sainte et parfaite dans tout son cours; elle l'a été surtout dans son objet et sa fin. Entendons bien ceci : quel est l'objet de la naissance de Marie? quelle fin Dieu s'est-il proposée, en donnant l'être à une créature si accomplie? pourquoi vient-elle au monde? C'est, qui l'ignore? pour exécuter le plus grand des desseins du Tout-Puissant, pour concevoir et pour enfanter Jésus-Christ. Que dirai-je ici, ma Sœur? Continuant le parallèle commencé, oserai-je prétendre que vous puissiez partager avec elle le privilège de la maternité divine? Redoublez, je vous prie, d'attention. Marie, sans doute, est l'unique mère du Sauveur;

c'est là son titre et sa gloire incommunicable : à Dieu ne plaise que je veuille l'étendre à aucune autre créature ! Il est cependant certain, ô vous toutes, Vierges chrétiennes qui m'écoutez, que vous êtes appelées, dans un sens très-véritable, à enfanter ce même Sauveur. N'entendez-vous pas avec intérêt l'explication de ce mystère ? ou plutôt ne seriez-vous pas en état vous-mêmes de la donner ? En effet, que vous êtes-vous proposé en embrassant la religion ? quel a été le grand objet et la fin de cette généreuse consécration à une vie austère et pénible selon la nature ? N'était-ce pas de faire mourir en vous le vieil homme terrestre et charnel, et en même temps de concevoir et de faire naître en sa place l'homme nouveau, spirituel et céleste ? Or, ce vieil homme qu'il s'agissait de faire mourir, n'était autre que vous-mêmes, avec les inclinations et les convoitises que vous aviez reçues de votre premier père. Et l'homme nouveau, que vous vouliez enfanter et produire, qu'était ce ? ne vous l'a-t-on pas toujours enseigné ? c'était Jésus-Christ lui-même, en qui vous deviez être transformées par la grâce, qui devait naître, croître, se développer en vous, de sorte que vous pussiez dire avec saint Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est mon adorable Maître qui vit en moi. Cette merveilleuse et nécessaire transformation est-elle opérée, mes Sœurs ? cette fin essentielle de toute vie religieuse est-elle remplie ? l'enfant du vieil Adam est-il mort ? Jésus-Christ lui a-t-il été substitué ? est-ce maintenant Jésus-Christ qui pense, qui agit, qui parle, qui respire en vous ? Si vous êtes revêtues de lui au-dehors, par la profession que vous faites d'être ses servantes, et par ses saintes livrées que vous portez, l'avez-vous aussi conçu au-dedans par l'esprit et par l'amour ? l'avez-vous enfanté par l'imitation fidèle de ses œuvres, par la pratique constante de ses maximes ? S'il est déjà né dans vos cœurs, y a-t-il pris son accroissement ? peut-on espérer qu'il y parviendra à la maturité, et, selon l'expression de l'Apô-

tre, à la plénitude de l'homme parfait ? Hélas ! n'a-t-il pas peut-être perdu journellement en vous de sa vie et de sa force, depuis ces premières années de ferveur, dans lesquelles vous aviez commencé à le produire ? Oh ! qui que vous soyez, vous, ma chère Sœur, qui sentez s'affaiblir en vous l'esprit de grâce, et diminuer votre charité première, était-ce bien là l'effet que vous deviez éprouver dans cette maison de prières, au pied même du tabernacle et de l'autel, au milieu de tant de secours, et parmi les bénédictions les plus abondantes ? Ah ! qui n'aurait cru que, séparée des distractions du monde, vouée au recueillement et au silence, nourrie de méditations saintes, engraisée de la chair même de votre Dieu, vous vous seriez enflammée tous les jours d'une ardeur nouvelle, et vous auriez couru, sans vous lasser, dans la carrière où vos premiers pas semblaient annoncer tant de vigueur ? Pourquoi faut-il que déjà vous perdiez haleine, que vous languissiez, et que, si loin encore du terme, vous ne songiez plus qu'au repos, tandis que d'autres redoublent d'efforts, et vont bientôt vous ravir votre couronne ? Mais, ai-je bien le droit de vous tenir ce langage, moi qui ai reçu des faveurs encore plus signalées, moi consacré d'une manière encore plus auguste, par l'onction de l'huile sainte et par celle de l'Esprit, moi domestique de la maison du Seigneur, son représentant et son ministre, qui le reproduis chaque jour sur l'autel, qui le porte dans mes mains, qui annonce sa parole, qui répand ses plus précieuses grâces sur les fidèles, et qui suis cependant si loin de retracer ses exemples dans ma conduite, de vivre de sa vie et de pratiquer ce que j'enseigne ? O mes Sœurs ! renaissontous, en ce jour de la Nativité de Marie, renaissont à toute la sainteté de notre vocation, et montrons-nous enfin dignes des grandes miséricordes dont notre Dieu nous a prévenus.

Mais vous surtout, qui êtes en ce moment le sujet de notre joie et de nos espérances, et qui partagez

avec Marie les honneurs de cette fête; vous que la religion a pour ainsi dire conçue dans ce lieu même, il y a deux ans, qu'elle a portée pendant vingt-quatre mois dans son sein, et qu'elle enfante aujourd'hui, naissez à la vie nouvelle et parfaite, croissez rapidement en grâce; que vos exemples raniment la ferveur de celles qui vous précèdent dans cette sainte carrière, et inspirent une noble émulation à celles qui vous suivent; que tout se renouvelle et refleurisse dans cet asile de la piété; et que l'Eglise de France, qui relève enfin sa tête humiliée, se glorifie désormais de ses vierges aussi bien que de ses pasteurs.

O Reine du Ciel, que Dieu a honorée entre toutes ses créatures! vous que les anges vénèrent, que tous les prédestinés invoquent et chérissent; vous qui obtenez de votre divin fils tout ce que vous lui demandez en faveur des hommes, suppliez-le qu'il daigne répandre aujourd'hui sur cet humble sanctuaire, où se célèbre une cérémonie si touchante, ses grâces de choix, ses bénédictions spéciales, toute l'efficace et toute l'abondance de son esprit. Les divins livres nous apprennent que, placée à sa droite dans son royaume: *Astitit regina à dextris tuis*, vous lui présentez devant son trône les vierges qui ont été vos imitatrices fidèles: *Adducentur regi virgines post eam*. O Marie! voici une vierge qui veut marcher sur vos traces, qui n'a pas craint de s'exiler du toit paternel, de quitter tout ce qui lui est cher selon la nature, pour n'avoir point d'autre maison que la vôtre, point d'autre père que Dieu, ni d'autre mère que vous; qui va, par des vœux irrévocables, se consacrer sans réserve au service de votre fils bien-aimé: ne soyez pas insensibles à tant de dévouement et d'amour, ô mère de miséricorde! Ses proches eux-mêmes, faisant céder la nature à la foi, viennent partager son sacrifice, entourer l'autel où il se doit consommer, et remettre de leurs propres mains, dans les vôtres, cet objet de toute leur tendresse. Recevez

donc votre nouvelle fille, accordez-lui votre protection puissante, le gage le plus certain du salut, et qu'après avoir été reçue dans votre famille sur la terre, elle soit un jour admise dans cette troupe bienheureuse, qui accompagne éternellement l'Agneau partout où il porte ses pas.

Ainsi soit-il.

